

L'INDUSTRIE MINIERE DU MAROC ⁽¹⁾

Au cours du temps qui m'est dévolu pour parler de l'industrie minière du Maroc, je me garderai de vous inonder d'informations techniques et de statistiques, — ce qui serait le plus facile et qu'il est pourtant difficile d'éviter sur un sujet de cet ordre. Je voudrais au contraire vous donner quelques idées générales et quelques chiffres majeurs susceptibles de vous intéresser sur un monde tout de même assez lointain pour qui habite la France. J'aimerais aussi vous montrer des hommes au travail. Ce travail si particulier qu'est la mine.

D'abord, quelques mots d'histoire. Le Maroc minier n'a pas commencé en 1900. Si l'on ne peut parler d'industrie minière qu'au début du XX^e, on n'en a pas moins retrouvé des vestiges de ce que — faute d'instrument de précision pour mesurer le temps — on englobe dans une appellation floue : « les travaux des Anciens ».

Il y eut les Romains. Leur activité minière, consacrée essentiellement à l'Espagne, fut très réduite au Maroc. Mais déjà Hérodote et Strabon mentionnent la présence de l'or et du cuivre dans ce pays. « Dans le Critias, partant de l'île au delà des Colonnes d'Hercule, Platon raconte qu'elle fournissait tous les métaux durs et fusibles que l'on peut extraire des mines (2). Par métal fusible, il faut entendre surtout le plomb que les Anciens connaissaient 3.000 ans avant notre ère ».

Aux environs d'Oujda, on a découvert des vestiges d'exploitation du plomb : on ne sait s'ils peuvent être attribués aux Romains, sauf à Sidi-Lahssen où des pièces de monnaie ont permis d'identifier les travaux.

Avec la conquête arabe de l'Afrique du Nord, l'archéologie minière se précise un peu. Nous trouvons une production artisanale d'argent, d'or, de cuivre, de fer qui devaient être fondus à Fès. A Aouam, près de Fès, on a travaillé sur un gisement de fer (qui est repris avec succès aujourd'hui pour le plomb). « Lorsque Léon l'Africain, au début du XVI^e, visita Aouam, la ville était inhabitée. Mais, à la même époque, le Roi de Fès et son cousin y traitaient paix et amitié. Aouam était loin de la grand'route. Y seraient-ils venus s'ils n'avaient eu des intérêts miniers à débattre ? (3). »

Après les conquérants arabes qui, au point de vue minier, ont exploité l'Espagne beaucoup plus que le Maroc, vinrent les Portugais. D'eux, on retrouve les dits travaux des Anciens, mais les méthodes sont différentes.

Aux XVI^e et XVII^e, les Sultans Saadiens troquent cuivre, étain et or contre canons, salpêtre et soufre. L'un des Sultans Saadiens conquiert Tombouctou. A ce propos, il convient de remarquer que l'or n'était pas généralement extrait du sous-sol marocain, mais acheminé par caravanes de Tombouctou et du Soudan. Certains historiens donnent comme raison de la conquête de Tombouctou en 1591 par Ahmed El Mansour le fait qu'il se sentait menacé dans son monopole du commerce de l'or par l'installation des Français et des Portugais sur la côte de Guinée.

Au XVI^e, un roi de France, Henri III, fit acheter 40.000 quintaux de cuivre au Maroc.

A la fin du XIX^e, le Sultan Moulay El Hassan demande à des ingénieurs anglais de procéder à des travaux de recherche.

Mais c'est avec le XX^e que commence la prospection européenne.

De 1901 à 1907, Brives fait les premières études géologiques et relève plusieurs gisements de fer et plomb. Les premiers prospecteurs ont à vaincre de grandes difficultés : l'insécurité, l'inexistence de moyens de communication (il n'y avait dans tout le Maroc que des pistes que l'on parcourait à cheval), l'absence de moyens techniques. Dans ce nouveau Far-West, les prospecteurs utilisant les renseignements donnés par les gens du pays et les vestiges de travaux anciens, cherchaient les affleurements et se bornaient aux travaux de surface. Les conditions du succès, c'étaient l'audace, l'optimisme, la patience, la vigueur, le courage physique et le flair.

Jusqu'en 1914, ce fut en outre la lutte entre les prospecteurs français et allemands, entre l'Union des Mines Marocaines (groupement international à participation allemande mais de majorité française) et les frères Mannesmann.

En 1914, plus de cent déclarations de découverte avaient été faites, dont certaines dans les régions présahariennes.

Pendant la première guerre mondiale, l'activité minière fut naturellement très réduite. Fin 1916, cependant, Lyautey donne l'ordre au Service des Mines d'étudier les gisements de phosphates et de prendre les mesures nécessaires pour permettre les premières recherches de pétrole.

(1) Nous remercions très vivement M. Edouard Lavergne, délégué général de la Chambre syndicale des industries minières du Maroc, d'avoir bien voulu nous autoriser à publier cette conférence faite au Centre Universitaire Méditerranéen, à Nice, le 27 avril 1954.

(2) « Les mines marocaines ». Edition Fontana-Maroc, 1953.

(3) P. Despujols, « Historique des recherches minières au Maroc ». Imprimerie officielle, Rabat, 1936.

Dès 1919, la prospection reprend et le Maroc va commencer à produire et à exporter.

L'étude géologique du pays révèle ses possibilités.

En bref, voici l'essentiel de ce qu'il est intéressant de savoir sur la structure géologique du Maroc :

- Anti-Atlas : socle précambrien (c'est-à-dire pré-primaire) recouvert de primaire, le tout rehaussé par la phase tectonique hercynienne (fin du primaire).
- Grand Atlas et Moyen Atlas : socle précambrien et primaire plissé par la phase tectonique hercynienne et recouvert de sédiments secondaires, le tout rehaussé lors de la phase tectonique alpine.
- Rif : chaîne alpine.

On est donc en présence de bandes successives rajoutées au continent africain, — ce qui se lit nettement sur une carte géologique.

La meseta, c'est du primaire non rehaussé.

Je m'excuse auprès des géologues de cette analyse plus que sommaire, mais elle a au moins le mérite d'être presque limpide.

Dès 1930, la production est honorable, après les dix premières années de travail.

1931 : crise mondiale, et effondrement des cours mondiaux des métaux. C'est la catastrophe pour les mines marocaines dont l'équipement est insuffisant. En outre, beaucoup de mines n'ont pu encore résoudre l'un des problèmes les plus difficiles : celui du transport.

Pendant cinq années, le doute sur l'avenir minier du Maroc s'empare de certains esprits, et l'opinion se répand que, phosphates exceptés, les mines métalliques marocaines ne sont que des mines marginales viables seulement en période de cours élevé.

Dès 1936, en réalité, la production reprend et de nouvelles mines s'ouvrent. En 1938, à la veille de la deuxième guerre mondiale, la vocation minière du Maroc est confirmée.

De 1939 à 1945, la production se ralentit considérablement, mais les sociétés minières bénéficieront, à partir de 1946, de l'effort qu'elles ont fait en travaux de recherche et de préparation.

En outre, les premiers gîtes de pétrole rendirent un très grand service : ils approvisionnèrent en gas oil la centrale électrique d'Oujda qui permit à la mine d'antracite de Djerada de continuer à produire.

Les années 1948-1952, avec leurs cours mondiaux élevés, des acheteurs retrouvés ainsi que les sources d'approvisionnement, favorisèrent l'essor minier, permirent aux mines d'intensifier leur production, et aux plus grandes d'entre elles de s'équiper selon les méthodes les plus modernes. Aussi peuvent-elles tenir, malgré les fluctuations des marchés internationaux. Dans la vie minière, les cours mondiaux sont en effet aux gisements ce que la pluie et le soleil sont à la terre : le principe fécondant. En outre, des prêts de

l'E.C.A. et du Fonds de Modernisation s'ajoutèrent à l'auto-financement et aux investissements nouveaux. On peut estimer à 30 milliards les capitaux investis de 1948 à 1952.

Des territoires miniers d'Outre-Mer de la zone franc, le Maroc est le plus fécond.

Avant de passer à l'étude de la production, il me paraît utile d'évoquer le climat administratif et juridique où évolue le monde minier.

Jusqu'en 1947, les mines étaient rattachées à la Direction des Travaux Publics. A cette époque, a été créée une nouvelle Direction dite de la Production Industrielle et des Mines, qui, à Rabat, équivaut à un ministère. Elle comporte deux Divisions : Industrie, Mines et Géologie.

La Division des Mines et de la Géologie est essentiellement chargée de l'octroi des permis miniers, du contrôle des exploitations minières, de l'établissement de la carte géologique du Maroc des exploitations minières, de l'établissement de la carte géologique du Maroc, ainsi que de l'étude des zones minéralisées et des recherches hydrogéologiques. Ses géologues et ingénieurs aident efficacement les mineurs. Au Maroc, les rapports entre l'Administration et l'industrie minière sont excellents. C'est dans un esprit libéral que la Division des Mines veille au respect de la législation minière fixée par le Dahir du 16 avril 1951 (4) et qu'elle assure dans les mines l'Inspection du Travail.

Les droits miniers sont attribués par l'Etat à la priorité de la demande, sauf dérogation dans des cas nettement définis qui prévoient l'ouverture de périodes de simultanéité. L'Etat délivre des permis de recherche, des permis d'exploitation et des concessions, droits immobiliers de durée limitée et distincts de la propriété du sol.

La recherche et l'exploitation des phosphates sont réservées à l'Etat.

L'Etat joue également, en ce qui concerne l'exploitation du charbon et du pétrole, un rôle capital, et le Bureau de Recherches et de Participations Minières (B.R.P.M.), ainsi que l'a défini son Directeur, M. Bouillot, est « un instrument réel, par des moyens techniques et financiers, d'une véritable politique économique ».

Le B.R.P.M. a été créé en 1928 sur l'initiative de M. Eirik Labonne, alors Secrétaire Général du Protectorat, dans le but « de donner une impulsion beaucoup plus forte aux recherches minières et de rendre possible un effort de l'Etat, parallèlement à ceux de l'industrie privée ou en association avec elle, et exactement avec les mêmes droits comme avec les mêmes obligations ».

(4) Les dahirs portant antérieurement règlement minier étaient de 1914, 1923, 1929.

Comme son nom l'indique, cet organisme a deux objectifs : recherches et participations (5).

En tant que prospecteur, l'activité du B.R.P.M. était limitée de 1928 à 1938 au charbon et aux hydrocarbures. A partir de 1938, en raison des difficultés éprouvées par beaucoup de mineurs à financer de coûteuses recherches aléatoires sur des gisements métalliques, le B.R.P.M. reçut le droit de prendre des permis et de faire toutes recherches pour les substances de toutes catégories (sauf le phosphate).

Après la guerre, le B.R.P.M. se lance dans la recherche des mines métalliques. Il le fait, soit seul, soit en s'associant avec des mineurs.

En tant que bureau de participation, le B.R.P.M. n'exploite pas lui-même un gisement, mais agit comme une banque d'affaires. Il prend une participation dans les sociétés qui ont sollicité son concours ou qui ont été constituées sur son initiative.

Le B.R.P.M. participe pour plus de 3 milliards à une trentaine de sociétés parmi lesquelles quelques-unes des plus importantes du Maroc, et en tout premier lieu les Charbonnages Nord-Africains et la Société Chérifienne des Pétroles. Loin des facilités étatiques, le B.R.P.M. respecte les mêmes principes de gestion que l'industrie privée.

La production semble être arrivée à un palier. Elle ne pourrait être encore intensifiée que si la loi de l'offre et de la demande jouait de nouveau en faveur de l'offre. Il semble que les prochaines années doivent plutôt être consacrées aux recherches qu'à une augmentation de la production.

Telle qu'elle se présente en 1953, la production donne les chiffres suivants :

- Phosphates : presque 4.000.000 de tonnes : 20 % de la production mondiale.
- Minerai de Plomb : 110.000 tonnes : 5 % de la production mondiale.
- Minerai de Manganèse : 430.000 tonnes : 6 % de la production mondiale.
- Minerai de Cobalt : 6.000 tonnes : un peu moins de 10 % de la production mondiale.
- Minerai de Zinc : 65.000 tonnes : 2 % de la production mondiale.
- Anthracite : 565.000 tonnes.
- Pétrole : 101.000 tonnes.
- Minerai de Fer : 517.000 tonnes.

Les substances minérales essentielles au Maroc sont les phosphates, le plomb, le manganèse et le cobalt. La production de zinc a considérablement augmenté ces toutes dernières années, par suite de la mise en exploitation d'un très important gisement.

(5) Cf. « Une formule originale de participation de l'Etat à l'activité minière : le B.R.P.M. », par Paul Mauchaussé (op. cit., p. 1).

La production de charbon et de pétrole, sans classement international, est également essentielle à l'économie marocaine. Le fer représente un tonnage intéressant, mais moindre qu'en Algérie et Tunisie.

Je ne sais si, dans trois mille ans, un conférencier parlant au Centre Universitaire Méditerranéen mentionnera avec indulgence les réalisations minières d'aujourd'hui comme « Travaux des Anciens »... Avec notre optique actuelle, ces réalisations paraissent cependant importantes, quoique l'ouverture de l'ère de l'atome et l'utilisation de son énergie qui va renouveler toutes techniques incline déjà à la modestie. Après certains travaux, des gisements de pétrole considérés comme épuisés dans l'Oklahoma n'ont-ils pas été régénérés ?

L'une des caractéristiques principales de l'industrie minière au Maroc, c'est sa concentration ; treize exploitations donnent l'essentiel de sa production, soit 85 à 100 % selon les substances : une exploitation pour le charbon, une pour le pétrole, une pour le cobalt, une pour le fer, deux pour les phosphates, trois pour le manganèse, quatre pour le plomb. Encore pourrait-on, si on classait ces exploitations par sociétés auxquelles elles appartiennent, les ramener à dix.

A ces treize exploitations, qui présentent des différences considérables entre elles, il faut ajouter une cinquantaine de mines de moindre importance et environ 300 chantiers de recherches disséminés sur tout le pays.

Afin de vous permettre de vous rendre compte de la situation géographique des grandes exploitations, je vais maintenant tracer la carte minière du Maroc en reprenant la classification adoptée par Louis Eyssautier, Chef de la Division des Mines et de la Géologie à Rabat et auteur d'un excellent livre sur les mines du Maroc (6).

On peut distinguer essentiellement trois grandes régions :

1°) La Meseta, c'est-à-dire tout le pays entre le Haut et Moyen Atlas au Sud et à l'Est, le Rif au Nord et l'océan à l'Ouest.

C'est là que se trouvent les phosphates, à Khouribga et Louis-Gentil, le pétrole dans le Rharb, le fer à Oued-Zem, deux mines de plomb à Aouli et Mibladen.

Les mines d'antimoine se situent au Sud de Meknès.

2°) Le Maroc Oriental, pays du plomb et du zinc (Bou-Beker et Touissit), du charbon (Djérada), et de l'une des trois grandes mines de manganèse à Bou-Arfa.

(6) « L'Industrie Minière du Maroc », par Louis Eyssautier. Publication de la Division des Mines et de la Géologie, Rabat, 1952.

A cet ouvrage, ainsi qu'à de nombreuses conversations avec l'auteur que je remercie, a été empruntée une grande partie de la documentation ci-incluse.

Au Maroc Oriental, se trouvent également les argiles smectiques.

3°) Le territoire au Sud de l'Atlas.

Là, il faut distinguer trois districts :

1° Le district de Ouarzazate, pays du manganèse et du cobalt. On y trouve aussi amiante, béryl, mica.

A ce district, on peut rattacher l'Anti-Atlas et le versant Sud du Haut Atlas Occidental.

2° Le Massif du Djebel Sarho, au Sud de la vallée du Dadès, de ses oasis et de ses kasbahs.

Là on rencontre le cuivre et l'or.

3° Le Tafilalet, région plombifère.

Meseta et Maroc Oriental disposent d'un bon système d'évacuation ferroviaire et portuaire, avec, dans l'ensemble, des frais d'approche relativement peu élevés.

La voie ferrée vers le Sud s'arrêtant à Marrakech, le territoire au Sud de l'Atlas est par contre, au point de vue de l'évacuation de ses minerais, dans une position beaucoup moins favorable.

Nous allons maintenant faire un rapide examen des principales substances minérales.

D'abord le phosphate. L'histoire des phosphates au Maroc a commencé en 1905 par de magnifiques querelles de géologues et des discussions passionnées comme peuvent l'être, au sein de l'Académie et de la Société Géologique, celles de techniciens érudits qui jonglent avec des millions et même des milliards d'années. En 1908, Brives, qui fut un grand précurseur, signala l'existence du phosphate au Maroc. De nombreuses déclarations de découvertes furent faites les années suivantes, dont la première par J. Combélas. Quant aux directeurs des grandes sociétés phosphatières, ils se refusaient à abandonner le principe sacré que « tout terrain éocène situé à l'ouest d'Alger était un éocène de mer profonde et ne contenait pas de phosphate exploitable ». Moyennant quoi, en 1951, le Maroc a produit presque 4.500.000 tonnes de phosphate tricalcique à 75 % (les Etats-Unis font 9 millions 1/2 de tonnes). Le temps est loin où un géographe du Service de l'Armée, consterné de ne voir que des lignes de niveau sur l'emplacement de Khouribga y écrivit dans un petit carré : « Zone désertique couverte de fenouil au printemps ».

Fin 1916, Lyautey avait décidé de faire étudier la question. (J'ouvre ici une parenthèse ; il est curieux de voir comment, dans toute l'Afrique du Nord, les grandes choses ont été souvent conçues par des non-techniciens : le Canal de Suez par un vice-consul, Ferdinand de Lesseps, la forêt d'oliviers de Sfax par un journaliste, Paul Bourde ; et la découverte des phosphates tunisiens est due à un médecin-vétérinaire, Philippe Thomas). Donc, Lyautey, « technicien des idées générales », comme il aimait à dire de lui-même, confia une mission au commandant Burseaux, alors à la tête des chemins de fer militaires et ancien

directeur des exploitations de Gafsa. A Oued-Zem, le commandant Burseaux, qui étudiait le tracé de la voie ferrée, vit une carrière de sable dont on se servait pour la constitution de la gare. Ce sable, c'était du phosphate.

Un dahir du 7 août 1920 créa l'Office Chérifien des Phosphates qui, chaque année, apporte plusieurs milliards au budget de l'Etat Chérifien, « son unique actionnaire ».

Il est intéressant de rappeler le rôle joué à l'époque par l'Ingénieur en Chef des Mines Lantenois, qui venait d'être appelé au Maroc comme Conseiller technique du Gouvernement Chérifien.

On pensait alors mettre en adjudication les phosphates marocains avec un système de redevance à la tonne.

Lantenois avait su apprécier immédiatement l'importance mondiale des gisements phosphatiers, dont il fallait que l'exploitation fût monopolisée. Il comprit le danger d'une adjudication, remonta le courant et, s'inspirant de législations étrangères, bouscula le règlement minier en vigueur. Ainsi, il évita la redevance à la tonne qui, dans ce cas et par suite des dévaluations futures, se fût révélée, comme il l'écrivit plus tard, « une véritable absurdité ».

Grâce aux conseils de cet esprit éminent, lui-même cependant très attaché au libéralisme minier, Lyautey, pleinement libéral, décida, en pleine époque non interventionniste, la nationalisation — nationalisation avant la lettre — qui était la seule solution efficace du problème phosphatier marocain.

L'Office Chérifien des Phosphates est géré comme une société privée par un Directeur Général, poste qui exige, outre les connaissances techniques, des qualités exceptionnelles de grand vendeur international et de diplomate. Le Directeur Général est lui-même membre du Conseil d'Administration que préside le Secrétaire Général du Protectorat. Les autres membres du Conseil sont de hauts fonctionnaires, les délégués du Grand Vizir à plusieurs Directions, le Conseiller technique du Protectorat pour les mines, des représentants français et marocains du Conseil du Gouvernement et des représentants du personnel de l'Office Chérifien des Phosphates.

Principal client des Chemins de Fer Marocains et des ports de Casablanca et Safi (Khouribga et Louis-Gentil sont reliés par voie ferrée à ces deux ports), l'O.C.P. est également un grand pourvoyeur de devises et en particulier de livres sterling, l'Angleterre étant son plus gros acheteur de phosphates à teneur élevée. Ses autres clients sont la France, les pays méditerranéens, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, les Etats Scandinaves, l'Afrique du Sud.

Les réserves exploitables à partir de ces deux centres sont considérables : plus de 300 millions de tonnes. Quant aux réserves de l'ensemble du Maroc, elles dépassent plusieurs milliards de tonnes.

Une usine de superphosphates créée dès 1925 à Casablanca peut produire annuellement 110.000 tonnes.

Trois usines d'hyperphosphates ont une capacité totale de 100.000 tonnes.

Enfin, si on peut arriver à produire à bon marché dans ce pays de l'acide sulfurique, on pourra faire du superphosphate triple.

L'Office est, à tous points de vue, l'une des plus grandes réalisations françaises au Maroc. Là où, il y a une trentaine d'années, n'existaient que des terrains de parcours, deux véritables petites villes sont nées, Khouribga et Louis-Gentil, l'une de 40.000 habitants, l'autre de 10.000. A Louis-Gentil, en 1930 encore, il n'y avait rien. Le Directeur de l'O.C.P., voyant une petite colline, décida d'y construire la ville. « On va leur faire les Buttes-Chaumont », dit-il.

Les deux centres phosphatiers emploient 13.000 ouvriers.

Dans ces deux centres, on trouve tout le confort que peuvent souhaiter ceux qui travaillent dans le bled : villas, cercles, cinémas, bibliothèque, piscine, etc... Au centre hospitalier, a été installée la salle d'opération la plus moderne. Il y a une banque du sang et un poumon d'acier. Pour les Marocains, on a construit des médinas avec mosquées, écoles coraniques, cafés maures, hammams. Au bord de la mer, existe une colonie de vacances entièrement gratuite pour les enfants européens et marocains.

Après le phosphate, le plomb est la substance minérale essentielle du Maroc et le zinc commence à jouer un rôle important.

Trois grands gisements font à eux seuls plus de 85 % de la production de plomb : Bou-Beker, Touissit et Aouli, les deux premiers dans le Maroc Oriental, au Sud-Est d'Oujda, près de la frontière Algérienne, le troisième dans le Moyen Atlas, au Nord-Ouest de Midelt.

Bou-Beker, qui a produit en 1953 43.000 tonnes de concentrés de plomb et 56.000 de concentrés de zinc, est l'une des dix plus grandes mines mondiales.

Touissit a produit en 1953 26.000 tonnes de concentrés de plomb et 4.400 tonnes de concentrés de zinc, Aouli 25.000 tonnes de concentrés de plomb.

Les autres mines de plomb et zinc, pour la plupart dans la région de Marrakech et celle de Ksar-es-Souk ont, à part les Rehamna, le Djebel Aouam, et le Tazeka, une position géographique moins favorable : Haut-Guirir, Adrar, Gundafa, Assif-el-Mal.

La production marocaine pourrait atteindre, en années de cours fastes :

125.000 tonnes de minerais de plomb, soit 90.000 tonnes métal.

80.000 tonnes de minerais de zinc, soit 40.000 tonnes métal.

A ce rythme, les réserves reconnues permettraient plus de quinze années de production.

La France ayant besoin de 80.000 tonnes de plomb métal, sa consommation se trouve ainsi assurée par la production marocaine, — ce qui évite tout paiement en devises étrangères. Le zinc d'Afrique du Nord fournit la moitié de la consommation française.

Dans la production mondiale de 1.700.000 tonnes plomb métal (Russie non comprise), le Maroc se classe sixième.

Les mines de Bou-Beker et Touissit, exploitées respectivement par la Société des Mines de Zellidja et la Compagnie Royale Asturienne des Mines travaillent sur un même gisement.

Près de Bou-Beker, la Société des Mines de Zellidja a créé, en association avec Penarroya, une fonderie qui peut produire 50.000 tonnes de plomb métal.

Bou-Beker et Touissit bénéficient d'un excellent moyen d'évacuation : la voie ferrée jusqu'à Nemours, port algérien à 130 km.

Ainsi que Khouribga et Louis-Gentil, Bou-Beker et Touissit sont de véritables petites villes, l'une de 10.000 habitants, l'autre de 5.000, pourvues de confort que nécessitent et permettent les grandes exploitations dans le bled.

La Société des Mines d'Aouli exploite les deux gisements voisins d'Aouli et Mibladen (plomb uniquement), près de Midelt. Le minerai est évacué par camions jusqu'à Meknès, puis par voie ferrée sur Port-Lyautey.

Les gisements du grand Sud et de la région de Ksar-es-Souk, très éloignés des voies ferrées et des ports, ont des frais de transport élevés par camions. Beni-Tadjit (Société Minière du Haut-Guir et Adrar (Société Minière de l'Adrar), au confluent des deux routes en croix Nord-Sud et Ouest-Est, Meknès-Tafilalet et Ouarzazate-Colomb-Béchar, expédient leurs minerais par camions vers Meknès et Port-Lyautey à Casablanca, ou par chemin de fer sur Nemours.

Dans la région de Marrakech, des filons de plomb et surtout de zinc sont exploités, les uns aux alentours, les autres à mi-chemin entre Casablanca et Marrakech comme les Rehamna (Société Minière des Rehamna) qui produisent également des pyrites, d'autres jusque dans la vallée de Dadès (Toundout) ou à l'Erdouz, à 2.700 mètres d'altitude. Les mines les plus connues, au sud de Marrakech, sont celles de l'Ouicheddène (Société Minière des Gundafa) et celle de la Société de l'Assif-el-Mal.

Le manganèse est avec le phosphate et le plomb, l'une des plus grandes ressources minières du Maroc.

Dans la production mondiale, qui est de 7 millions de tonnes, le Maroc occupe la cinquième place.

La production du Maroc (430.000 tonnes) assure les trois quarts des besoins de la sidérurgie franco-sarroise. Une partie est exportée sur l'étranger, en Europe et aux Etats-Unis qui, pauvres en manganèse, produisent moins de 100.000 tonnes par an.

Comme pour le plomb, la production de manganèse est essentiellement centrée au Maroc sur trois gisements : l'Imini, Tiouine et Bou-Arfa.

L'Imini et Tiouine sont à l'ouest de Ouarzazate et Bou-Arfa est à 300 km au sud d'Oujda.

Le gisement le plus important est celui de l'Imini (Société Anonyme Chérifienne d'Etudes Minières) qui a donné en 1953 plus de la moitié de la production : 234.000 tonnes, dont 53.000 de manganèse chimique.

Les réserves certaines sont considérables : 6.000.000 de tonnes à près de 48 %, plus 2 à 4 millions de probables.

L'Imini dispose d'une usine d'enrichissement pneumatique sur place et d'une usine d'agglomération à Sidi-Marouf, près de Casablanca. Le sinter de l'Imini est l'un des plus riches produits mondiaux de manganèse.

Les affleurements de manganèse de l'Imini furent signalés dès 1918. La prospection commença en 1929, mais pour arriver au stade de l'exploitation, il fallut, comme pour le gisement voisin de Tiouine, attendre que les camions pussent utiliser en 1937, à travers le Haut Atlas, la route de Tichka que l'on appelle maintenant la route du manganèse. Le plus grand problème à résoudre, dans l'exploitation des gisements de manganèse du Sud de l'Atlas, beaucoup moins bien situés que ceux du plomb, fut donc celui du transport.

La Société des Transports Miniers, à laquelle participent le B.R.P.M., l'Imini et Tiouine, assure l'évacuation du minerai sur Marrakech par des convois de camions Mack chargés à 12 tonnes qui franchissent l'Atlas au Tichka à 2.250 mètres. Chaque jour, trois convois de vingt camions chargés de 12 tonnes se succèdent à une heure d'intervalle. Ils partent le matin de Marrakech et y rentrent le soir. Le trajet de 350 km est presque entièrement en montagne. Lorsque, dans les lacets où les ravins sont à pic, passent les convois sirénant, il vaut mieux ne pas leur disputer la route, ni poser de question de priorité. Le tonnage transporté annuellement est de 250.000 tonnes. Le principal obstacle, c'est l'hiver, la neige qui obstrue parfois la route pendant plusieurs jours.

Le transport par camions est une solution provisoire qui dure depuis presque dix ans. On a envisagé divers autres moyens : évacuation par téléphérique et camions sur Agadir par le Sud du Siroua et la vallée du Souss, percement d'un tunnel sous l'Atlas, téléphérique de 54 km qui aurait relié l'Imini au débouché de la vallée de l'Ourika.

On a finalement adopté et réalisé une solution plus immédiate et moins onéreuse d'un téléphérique de 28 km, qui va d'Aguelmous, au pied du Ticks Sud, jusqu'à Talatast, dans la vallée de l'Oued Zat. Ce téléphérique, inauguré par le général Guillaume en octobre 1953, mais qui est encore en période d'essai, doit permettre une nette réduction des frais de transport.

Le gisement de Tiouine est à 40 km de l'Imini. Il est exploité par la Compagnie de Tifnout Tiranimine et donne un minerai marchand à 44 % de manganèse, il a produit 76.000 tonnes en 1953.

Le gisement de Bou-Arfa (Société des Mines de Bou-Arfa), bien que situé dans le Sud du Maroc Oriental, à 381 km du port de Nemours, put être exploité avant l'Imini et Tiouine, dès 1931, lorsque fut achevée la construction d'un chemin de fer Oujda-Bou-Arfa, premier tronçon de Méditerranée-Niger.

Bou-Arfa a produit en 1953 70.000 tonnes de minerais d'une teneur variant de 45 à 30 %, ainsi que du minerai de fer manganésé. La mine dispose d'une usine d'agglomération pour les fines.

Dans la région de Ouarzazate, se trouvent également une centaine de chantiers sur de petits gisements filoniens. Ils produisent 50.000 tonnes d'un minerai d'excellente qualité, titrant plus de 50 %.

Les autres gîtes de manganèse sont répartis en divers endroits, dans la vallée du Souss (Tasdremt), dans l'Anti-Atlas (Idikel) et dans le Moyen Atlas (M'Koussa, Boulbab, Tizi N'Rechou).

Pour le cobalt, avec le gisement de Bou-Azzer, au Sud de Ouarzazate, par delà le col de la Bachkoun, et le plus au Sud des grands gisements de ce pays — il est à la latitude d'Agadir — le Maroc est le second producteur mondial, bien après le Congo Belge (qui produit six fois plus) et avant la Rhodésie et le Canada (ou plutôt : il était le second producteur mondial en 1952, car en 1953 sa production a baissé, mais il doit retrouver rapidement le deuxième rang).

Bou-Azzer est la seule mine de cobalt du Maroc et de la zone franc. Elle suffit à assurer les besoins de la France en ce métal. Un certain tonnage a également été vendu aux Etats-Unis.

A Bou-Azzer comme à Beni-Tadjit, un bordj rappelle que les travaux miniers ont commencé en période d'insécurité. Le site sans arbres est sévère, mais plein de grandeur.

Le gîte révélé peu à peu, de 1925 à 1930, fut mis en exploitation dès 1932. Contrairement à une certaine légende, les arsénates de cobalt ou érythrines (du grec erythros : qui a des fleurs roses) n'ont jamais été utilisés par les Marocains comme mort aux rats. Depuis lors, on a par contre trouvé de nombreux usages au cobalt, par exemple, pour tous les aciers à coupe rapide et alliages extra-durs, aciers à aimant et alliages magnétiques pour la construction électrique, la radio, le radar et la télévision, et maintenant dans les alliages pour la propulsion à réaction (turbo-réacteurs et turbines à gaz). En outre, on se sert depuis longtemps des oxydes et sels de cobalt dans l'industrie céramique, l'émaillage et la préparation des couleurs.

Bou-Azzer, exploité par la Société Minière de Bou-Azzer et du Graara, a produit en 1953 6.000 tonnes de minerais de cobalt d'une teneur moyenne de

11 %. La solution des divers problèmes (eau, laverie) permet d'espérer ces prochaines années une plus grande production qui répondra à une demande croissante.

L'évacuation du cobalt se fait vers Marrakech par les deux cols de la Bachkoun et du Tichka. Lorsque le port sera outillé, Bou-Azzer pourrait aussi bien exporter son minerai par Agadir.

Au Congo Belge, le cobalt est un sous-produit de l'extraction du cuivre. Au Maroc, le cobalt est au contraire l'élément premier d'un minerai qui contient aussi un peu de nickel, de fer, d'or, de molybdénite.

Ce gisement a des réserves importantes, mais qui ne peuvent être encore chiffrées d'une manière précise.

Telles sont les substances qui donnent au Maroc une position mondiale : phosphates, plomb-zinc, manganèse, cobalt.

Examinons maintenant les combustibles minéraux : s'ils ne jouent pas de rôle sur le marché international, pétrole et charbon n'en sont pas moins essentiels à l'économie marocaine.

Dans un pays qui doit s'industrialiser pour faire vivre une population s'accroissant au rythme de 200.000 naissances par an, charbon et pétrole sont des sources d'énergie indispensables. C'est l'une des chances du Maroc d'être le mieux doté en combustibles minéraux de l'Afrique du Nord. S'il ne produit pas de charbon gras, c'est-à-dire convenant à tous les usages industriels (les seuls bassins houillers de l'Afrique du Nord se trouvent dans la région de Colomb-Béchar, aux confins algéro-marocains), au moins le Maroc dispose-t-il de l'antracite de Djerada que, grâce à un équipement spécial, utilisent les centrales thermiques de Casablanca et d'Oujda. De même les cimenteries de Casablanca et Meknès brûlent un mélange d'antracite et de charbons importés. Dans les cas où l'on ne peut se servir de l'antracite de Djerada, on utilise, afin d'éviter des importations massives de houille, des combustibles liquides ou l'électricité. Ainsi, les quinze fours de séchage de Khouribga marchent au mazout et les chemins de fer sont électrifiés ou se servent de locomotives Diesel.

Le Maroc doit cependant continuer à importer des produits pétroliers, presque toute son essence, du fuel oil et du gas oil, la production de pétrole ne lui donnant que 1/6 de ses besoins en fuel et 1/4 en gas oil, et toutes les industries nouvelles (conserves, huileries, usines textiles) s'équipant au mazout.

Le gisement d'antracite de Djerada, à 1.100 mètres d'altitude, est situé à 50 km au Sud-Ouest d'Oujda, en bordure des Hauts-Plateaux du Maroc Oriental. Dès 1908, la présence de carbonifère était signalée par le géologue Louis Gentil, mais la découverte du gisement ne remonte qu'à 1927. Djerada est équipé pour produire annuellement 600.000 tonnes au moins. L'extraction pourrait atteindre 1.000.000 de tonnes.

La guerre a permis de mesurer l'intérêt vital du développement de Djerada pour l'économie nord-africaine. Privé des charbons étrangers, le Maroc, sans Djerada, aurait été condamné à cesser toutes activités industrielles.

La faiblesse de ce gisement est dans la minceur des couches et la friabilité de l'antracite. Mais le gîte est régulier et les réserves dépassent 100.000.000 de tonnes.

Ce gisement fut exploité à l'origine par la Société des Charbonnages de Djerada, constituée en 1929 avec le concours du B.R.P.M. Puis cette société fut fondue dans une société nouvelle : les Charbonnages Nord-Africains.

Le problème de l'eau — qui est toujours l'un des problèmes essentiels de la mise en exploitation d'un gisement — a été résolu le jour où l'on a découvert une nappe artésienne en bordure des Hauts-Plateaux.

Les clients de Djerada sont essentiellement le marché intérieur (70 %) et les pays méditerranéens.

Comme à Khouribga et Louis-Gentil, un effort social considérable a été fait à Djerada pour y rendre la vie agréable à tous ceux qui y travaillent.

Le Directeur Général de Djerada, ingénieur en chef des mines, a été nommé à ce poste à 30 ans.

En passant à l'étude du pétrole, nous voyons que des suintements furent signalés dans la zone prériaïne en 1910. Des prospections furent effectuées à partir de ce moment. Les sondages commencèrent plus tard. De 1919 à 1947, les résultats furent décevants. En 1947, l'hypothèse fut vérifiée, de la présence d'hydrocarbures industriellement exploitables dans le Rharb, quand on découvrit, au Sud-Ouest de Petitjean, plusieurs champs intéressants qui assurent aujourd'hui 15 % des besoins du Maroc.

La Compagnie Chérifienne de Recherches et de Forages fut absorbée en 1929 par la Société Chérifienne des Pétales qui venait d'être constituée par le B.R.P.M. et la Société Financière Franco-Belge de Colonisation, en accord avec l'Office National des Combustibles liquides et la Compagnie Française des Pétales.

La S.C.P. dispose aujourd'hui des appareils modernes américains. Elle a foré près de 100.000 mètres en 1953. Certains forages ont été effectués à plus de 2.000 mètres.

Une usine de distillation à Petitjean a une capacité de 120.000 tonnes d'huile brute par an.

La production de pétrole au Maroc augmentera-t-elle ? Nul ne peut le prédire, mais les résultats obtenus à partir de 47 sont un encouragement, et l'exploitation permet de financer en grande partie les recherches.

Nous en arrivons à la dernière des huit substances majeures de la production minière marocaine : le fer.

Le fer ne peut être qu'exporté, car les conditions sont pour l'instant défavorables au Maroc à la création d'une industrie sidérurgique et de hauts-fourneaux : ni charbon cokéifiable, ni marché local suffisamment important.

Les gisements de fer sont nombreux, dispersés, mal situés. Rares, ceux qui ont d'importantes réserves ; en outre, les plus gros gisements ont un minerai impur. Comme le minerai de fer est de faible valeur, on n'a jusqu'ici, sauf pour quelques milliers de tonnes produits çà et là exploité que deux gisements, celui des Aït Amar, dans le Maroc Central, et encore à partir de 1937 seulement, et celui de Kettara, près de Marrakech.

Beaucoup de travaux de recherches ont été effectués sur le fer il y a une vingtaine d'années, à Khénifra, Keradid, Ouarzemine, Agadir, Tidsi. Le gisement de Khénifra est évalué à 30.000.000 de tonnes, mais il est barytique et il n'existe actuellement pas de voie d'évacuation. Ougnat dispose aussi de 30.000.000 de tonnes de réserves, mais il est dans l'extrême sud.

Le chemin de fer de Khouribga a été la providence des Aït-Amar : il a suffi de construire un embranchement de 27 km pour pouvoir évacuer le minerai de fer sur Casablanca.

Les Aït-Amar, qu'exploite la Société de Mines et de Produits Chimiques, ont produit 410.000 tonnes en 1953. Le minerai est de qualité moyenne, siliceux et phosphoreux, assez proche du minerai de Normandie. Jusqu'ici l'exploitation a eu lieu en carrière. Le minerai est exporté sur l'Angleterre, l'Allemagne, les Pays-Bas.

Lorsque le port d'Agadir sera équipé, les gisements d'Agadir et Tidsi pourront entrer en exploitation et bénéficieront de frais d'approche peu élevés.

Kettara (Compagnie Minière et Métallurgique), a produit 53.000 tonnes d'hématite en 1953 et 2.000 tonnes d'ocre.

L'avenir du fer marocain est lié aux possibilités d'exploitation des grands gisements de Khénifra et Ougnat.

Pour celui de Khénifra, on a longtemps pensé que la présence de barytine en quantité importante dans le minerai le rendait inutilisable en sidérurgie, mais il semble aujourd'hui que la sintérisation du minerai rendrait son emploi avantageux au haut-fourneau. Un nouveau tronçon de voie ferrée devrait être construit pour le relier au réseau actuel.

Quant à celui d'Ougnat, au Sud de la Vallée du Dadès et au Nord du Djebel Sarho, on le considérait comme inexploitable jusqu'en 1949. Aujourd'hui on envisage de l'utiliser pour la création d'industries de base en liaison avec le bassin houiller de Colomb-Béchar. Ce qui apparaissait hier comme une forme de romantisme économique peut devenir demain une réalité.

Outre ces huit substances, le Maroc produit un grand nombre d'autres produits minéraux qui, malgré leur intérêt, ne jouent pas actuellement un rôle important dans la vie minière du pays : antimoine, cuivre, tungstène, molybdène, étain, béryl, mica, or, argent, amiante, barytine, fluorine, graphite, sel, argiles smectiques.

Les mines d'antimoine sont concentrées dans le Maroc Central, au Sud-Est de Meknès. Les gîtes sont peu développés. Le plus important est celui de Tourtit.

Les travaux de recherche du cuivre ont donné jusqu'ici des résultats insatisfaisants. On trouve pourtant dans le Sud de nombreux indices et des vestiges d'exploitation artisanale assez développée. Peut-être découvrira-t-on des gisements de gros tonnage.

Pour l'instant, le gisement dont la reconnaissance est la plus avancée est celui de Bouskour, dans le Djebel Sarho, au Sud de la Vallée du Dadès.

Le gisement de l'Ounein, dans le Haut Atlas, au Sud de Marrakech, est intéressant également, mais on ne peut encore évaluer ses réserves avec précision.

Azegour, dans le Haut Atlas de Marrakech, produit de la chalcopryrite, en même temps que molybdène et scheelite. La chalcopryrite d'Azegour fut précieuse pendant la guerre : elle permit d'approvisionner les producteurs de sulfate de cuivre d'Afrique du Nord.

Autres gisements de cuivre : le Jebel Klakh, près de Bou-Arfa et Ouicheddène dans le Haut Atlas, au Sud-Ouest de Marrakech.

Peut-être l'avenir permettra-t-il des découvertes intéressantes dans l'Anti-Atlas.

De tungstène, il existe de petits gisements qui donnent quelques tonnes, à El-Karit, dans la région d'Oulmès, à Hassian-ed-Diab, dans le Maroc Oriental, à Azegour.

A Azegour, c'est la lampe de Wood qui révèle la scheelite.

La présence de la scheelite a été également reconnue dans quelques autres gisements.

Azegour contient aussi de la molybdénite, mais dont la teneur de 0,2 % ne peut permettre la compétition sur le marché international avec celle du gisement de Climax, dans le Colorado, où la teneur est de 0,6 à 0,8 et dont les réserves sont estimées à 260 millions de tonnes. Climax peut produire 8.500 tonnes de métal par an.

La molybdénite existe à Bou-Azzer dans les filons cobaltifères, mais elle n'a pas été exploitée jusqu'ici.

Les gîtes marocains d'étain sont pauvres ou de petites dimensions et ne donnent lieu qu'à une faible production. Une lettre adressée par Gaspard de Rastin à Richelieu montre que le gisement d'Oulmès était connu dès le XVII^e.

Dans l'Extrême Sud, près de Tazenakht, on trouve un peu de béryl et du mica.

Il existe au Maroc une mine d'or à Tiout, dans le Djebel Sarho, à 20 km à vol d'oiseau de l'endroit où tomba le capitaine de Bournazel.

C'est en faisant des recherches de cuivre que Henri Anzieu découvrit le « métal noble » en 1946. Colon d'origine, cet homme sympathique s'était d'abord intéressé aux recherches minières par radiesthésie dont les résultats décevants l'orientèrent vers des méthodes d'investigation scientifique. Sa très longue patience et plusieurs années de recherche dans le Sagho — contrée qui évoque un val d'enfer pour le profane et qui est aimée pour sa lumière, son silence et ses immenses horizons par certains mineurs furent récompensées le jour où il rencontra l'or dans des filons de quartz. La teneur moyenne est de 20 gr d'or à la tonne. La production actuelle est de 10 à 12 kgs d'or par mois. Tiout produit également 40 à 50 kgs d'argent par mois.

Avant la découverte et la mise en exploitation de Tiout, l'or et l'argent n'étaient que des sous-produits du traitement du cobalt et du plomb. Les minerais du cobalt schéidés ou concentrés donnent 15 à 20 gr d'or à la tonne.

Dans les concentrés de plomb, on trouve en moyenne 400 gr d'argent à la tonne. Du minerai de Zellidja, dans le Maroc Oriental, la fonderie d'Oued-el-Heimer a extrait en 1953 25 tonnes d'argent.

On rencontre également au Maroc l'amiante, mais qui n'est encore produit qu'en insuffisante quantité pour alimenter l'usine de fibro-ciment de Casablanca. Dans ce but, la production de 500 tonnes en 1953 devrait être multipliée par dix. Il faudrait arriver à extraire 5.000 tonnes d'amiante pour arriver à se passer de l'amiante canadien et sud-africain.

Les gisements d'amiante se trouvent à Bou-Offroh, à côté de Bou-Azzer, où la qualité de la fibre est exceptionnelle, et à N'Kob, dans le Massif du Siroua, au nord de la route qui relie Tazenakht à Taroudant.

Parmi les nombreuses missions du B.R.P.M. figure la recherche de l'amiante qu'il poursuit à N'Kob dans le Siroua, à Bouznounak en association avec Dimatit, la société qui fabrique le fibro-ciment à Casablanca.

La barytine, employée dans les boues de forage, se rencontre près de Safi, au Jebel Ighoud et près du Col du Tichka.

Il existe plusieurs gisements de fluorine, près de Taourirt et dans le Maroc Central, un gisement de graphite dans les Jebilet, au Nord de Marrakech, à Frag-el-Ma.

En sel, le Maroc a besoin de 70.000 tonnes par an pour la population et les industries de conserves. A lui seul, le gisement de lac Zima donne entre 30.000 et 40.000 tonnes. Les autres gisements sont ceux de Taza et El-Ayasna.

Enfin, le Maroc Oriental donne des argiles smectiques dans la région de Taourirt et du Camp Bertaux. Ces argiles servent à fabriquer les terres activées dont on se sert pour le raffinage des produits pétroliers

et la purification des huiles végétales, ainsi que pour le cracking du pétrole.

Les bentonites sont utilisées comme boues de forage. Elles jouent aussi le rôle de liant dans la préparation des moules de sable pour fonderies.

Le ghassoul que l'on rencontre dans la Haute-Vallée de la Moulouya a un pouvoir détersif, on l'utilise comme savon ou terre à dégraisser.

Mais, avez-vous le droit de me dire : « Jusqu'ici, vous nous avez surtout parlé de minerais, c'est-à-dire de cailloux fertiles. Et les hommes, qui sont-ils ? Qui sont vos mineurs au Maroc ? Comment vivent-ils ? ».

Remontons de notre sous-sol, retrouvons la lumière et prenons un peu d'altitude. On sait que les Romains condamnaient « ad metalla » ceux qu'ils envoyaient aux travaux forcés. La mine, c'est toujours dur, mais c'est aussi la plus grande ressource, parfois la seule ressource des régions désertiques. Et les régions désertiques, c'est souvent la règle dans ce pays calciné qu'est le Maroc, où la véritable indépendance serait la pluie. Aussi la mine est-elle non seulement l'unique moyen d'améliorer le niveau de vie en ces régions, mais elle est, en années de sécheresse, le pain, la source de la vie.

On peut compter 40.000 mineurs, dont 3.000 Européens. Mais de ces 37.000 mineurs marocains, une fraction seulement est fixe. La grande majorité est mouvante. Beaucoup de Marocains qui travaillent dans les mines vont et viennent — par goût —, retournant dans leur village, dans leur douar, au moment des labours et récoltes. Ou bien, pères d'origine, ils s'en vont garder quelque temps un troupeau de chèvres ou de moutons.

C'est pourquoi, avec ces effectifs mobiles, on compte qu'avec les familles, 300.000 habitants vivent au Maroc de la mine, — et cela dans les lieux apparemment les plus déshérités. Il ne faut pas oublier que les trois quarts des terres sont incultivables et que les bonnes terres se trouvent dans le Nord et l'Ouest : Chaouïas, Tadla, Doukkala, Rharb, Vallée de Meknès et de Fès, Vallée du Souss. Dans le revenu du Maroc, l'industrie minière occupe le troisième rang, après l'agriculture et l'élevage.

Le montant des salaires payés par les sociétés minières atteint 8 milliards.

Jusqu'ici les Marocains se sont peu intéressés à la mine. On ne compte qu'un seul jeune Marocain qui soit sorti de l'Ecole Polytechnique comme élève étranger et de l'Ecole des Mines de Paris (il est devenu aussitôt l'adjoint du Chef du Service des Mines, à Rabat). Un second Marocain est sorti également de l'Ecole des Mines de Paris. A un niveau plus modeste, deux Marocains ont jusqu'ici suivi les cours de l'Ecole de Prospection et d'Etudes Minières de Rabat qui forme des maîtres-mineurs. A un niveau encore plus modeste, il y a lieu de mentionner l'Ecole de Touissit, qui préparera des ouvriers qualifiés.

La mine a pu être définie par Jacques Bondon comme « un catalyseur de la mise en valeur générale du pays ». Elle a été un axe de pénétration et a provoqué la création de voies ferrées et de routes. Elle a transformé la région, l'a animée, humanisée, stabilisée. Là où il n'y avait autrefois que des Khaïmas, des tentes de nomades, il y a aujourd'hui des villas, des maisons, des écoles et, selon l'importance de la mine, des hôpitaux ou des infirmeries.

L'arbre — parfois avec quelles difficultés — a pris place dans le paysage. Les yeux peuvent se reposer sur des jardins. Le médecin est venu sauver des vies d'hommes, de femmes, d'enfants.

De nouveaux désirs sont nés dans les esprits des êtres les plus simples : celui d'un poste de radio, d'une machine à coudre, d'une bicyclette. Une fois par semaine, dans beaucoup de mines, il y a une séance de cinéma. Les besoins augmentent, les hommes tendent à se stabiliser, à se perfectionner dans leur travail. Au moins les plus industriels d'entre eux qui, de manœuvres, deviennent ouvriers qualifiés. Dans l'ensemble, la main-d'œuvre est assez bonne, peu minutieuse, mais les réflexes sont rapides.

On assiste ainsi au passage d'une vie nomade et pastorale à une vie industrielle. Entre ces deux rythmes de vie, il y a un décalage de plusieurs siècles sur ces immenses espaces, pleins de lumière et de silence, que Charles de Foucauld a jadis parcourus à pied.

« A l'occasion de la dernière Semaine Sociale (7), qui s'est tenue à Pau en juillet 1953, écrivait récemment G. Messud, Mgr Mercier, évêque du Sahara, soulignait que l'Européen moyen, et nous pourrions certainement dire le Français moyen, n'a pas encore pris conscience de l'extrême pauvreté des populations musulmanes de l'Afrique du Nord. Ce n'est, hélas, que trop vrai.

« Quand cet Européen ou ce Français moyen se trouve brutalement placé devant cette misère, sa réaction première, s'il est né avec du cœur, est de s'indigner. Et souvent, même chez des esprits distingués, de suggérer des solutions : raser les bidonvilles et les remplacer par de claires cités, augmenter les salaires, donner du travail à tous, industrialiser ces pays sous-développés. Comme si la vie était si simple !

« Il manque trop souvent, même à beaucoup qui se sont penchés sur les problèmes que posent à notre conscience les responsabilités que nous avons prises en Afrique du Nord, d'avoir essayé de chiffrer non pas tel ou tel cas particulier de dénuement et de pauvreté, mais bien la misère générale. D'en déterminer par là même les causes, et peut-être de discerner ce que celles-ci peuvent avoir d'immuable ou bien au contraire d'amendable, et ainsi de s'être donné les fils directeurs qui doivent guider leur réflexion ou leur action. »

La mine, au Maroc, est l'un de ces fils directeurs.

Par ailleurs, l'industrie minière, par les impôts qu'elle paye, contribue pour une large part à équilibrer le budget chérifien.

L'industrie minière aide également, par ses exportations, à redresser le déficit de la balance commerciale, — déficit inévitable dans un pays neuf qui doit s'équiper.

En résumé, transformation du produit brut dans le cas du phosphate, du plomb, du manganèse, du pétrole et du charbon, animation du trafic routier, ferroviaire et portuaire, contribution en devises fortes, redressement du déficit de la balance commerciale, approvisionnement de la France, rendement fiscal, amélioration du niveau de vie, tel est le bilan d'une activité qui marque le premier pas vers l'industrialisation du pays et sa contribution à l'équilibre économique et social.

Dans cette industrie, les hommes, les cadres, les chefs ont été et sont à la hauteur de la tâche : administrateurs-délégués vivant sur le tas, directeurs de sociétés, chefs d'exploitation, ingénieurs du jour, ingénieurs du fond, laveurs, géologues, maîtres-mineurs, prospecteurs (dont certains furent remarquables), ont réalisé une grande œuvre et avec quelle simplicité ils l'ont faite !

Je vois encore dans la salle à manger de l'un des plus grands mineurs du Maroc un petit tableau qui représente un marabout dans un paysage nu : tout ce qu'il y avait en 1926 lorsqu'il est venu pour la première fois en ce lieu où il a donné naissance à l'une des plus belles entreprises du Maroc. Son « œuvre », il n'en parle jamais. Il agit simplement. Lorsque des visiteurs, selon un cliché invariable, le félicitent pour « sa grande œuvre », il sourit ainsi que sa femme qui, au début, lui apportait la gamelle de midi sous la guiloune. Beaucoup d'hommes, dans le monde des arts et des lettres, « possédés de la sottise manie de leur nom », pourraient apprendre la simplicité auprès des mineurs.

Je ne crois pas cependant qu'il y ait une vocation minière aussi nette qu'il y a une vocation de marin ou de médecin. Sauf chez les maîtres-mineurs, souvent nés dans une grande région minière de France. J'ai cependant connu le directeur d'une société dans l'Extrême-Sud, mineur à la troisième génération. Sur sa carte de visite, son grand-père portait comme titre : « Maître de Mine ».

Pour presque tous les autres mineurs, c'est le hasard, parfois le résultat d'un concours, qui a décidé de leur carrière. C'est un métier où le hasard continue de jouer un grand rôle, car avant d'avoir fait le trou, on ne sait jamais ce qu'on va trouver. Sur cent chantiers de recherche, rares sont ceux qui donnent naissance à un gisement industriellement exploitable.

Industrie donc de hasard, de grands risques (combien de centaines de millions de francs engloutis dans des chantiers stériles !), où entre une part de jeu, de course au trésor.

Industrie virile et de solitude dans les bleds les plus éloignés, presque toujours en montagne, industrie

(7) Cf. « Perspectives de l'Economie Algérienne », par G. Messud. Revue « L'Afrique et l'Asie », 1953, 4^e trimestre.

où l'on connaît les joies de la création, du commandement des hommes, de la recherche du progrès technique dans l'équipement et la production. Comme dans toute industrie, science du prix de revient et art de la vente, diplomatie des contrats, art de trouver des capitaux en perdant le moins possible de son indépendance.

Industrie très secrète aussi et pleine de silences.

Industrie qui exige à la fois beaucoup d'optimisme et aussi de prudence, où il ne faut pas se laisser décourager par le scepticisme des autres, des prédécesseurs, car la victoire est parfois proche de l'endroit où ils ont connu la défaite.

Il y a là un bel effort de l'homme dans la lutte avec les entrailles de la terre à qui il s'agit d'arracher un secret et des richesses éventuelles.

Le mineur le plus passionné que j'aie connu, c'était un Américain, J. W. Douglas. A Jerome, dans l'Arizona, chaque matin, cet homme qui avait alors 70 ans et qui était un roi du cuivre, descendait dans le trou, *down the hole*, comme il disait. A quelques kilomètres de Jerome, il avait créé une fonderie de cuivre, et grand admirateur et ami de Clemenceau, il avait appelé le village Clemenceau (Arizona).

Mais je connais aussi le cas d'un vieux mineur français, administrateur d'une des plus grandes sociétés minières, qui, à 80 ans, continue lui aussi, quand il vient au Maroc, à descendre dans le trou où il veut tout voir. Et quand, au moment du passage des échelles dans les cheminées, on veut l'aider en lui tenant sa lampe, il refuse, car, dit-il, un vrai mineur ne lâche jamais sa lampe.

D'une mine à l'autre, quelle différence ! Mines relativement près des villes, mines perdues dans l'Atlas ou l'Extrême Sud où il n'y a rien d'autre que le soleil et le roc, mines métalliques et mines de charbon où l'on vous parle des autres comme de mines « pour gens du monde ». La vie est dure pour ces hommes, mais par la solitude, elle l'est encore plus pour les femmes des mineurs. L'éducation des enfants dont il faut se séparer, tout jeunes, pose toujours des problèmes difficiles.

La vie minière, comme aux Etats-Unie, a perdu au Maroc le caractère de Far-West qu'elle avait encore dans les années 30. Autrefois, à Casablanca ou à Oujda, quelque rabatteur parlait à celui qui arrivait dans le pays, d'un gisement fabuleux dans le Sud. Avec une voiture américaine, parfois empruntée, on emmenait l'innocent à deux ou trois compères qui se cotisaient pour lui offrir un somptueux déjeuner dans une auberge, par exemple à Ouarzazate, avant d'aller lui montrer des affleurements de manganèse ou de cuivre. L'innocent achetait à prix d'or ou n'achetait pas les permis miniers.

Aujourd'hui, le monde des prospecteurs dont on dit qu'ils sont les chiens de chasse qui lèvent le gisement, s'est lui aussi un peu embourgeoisé, quoiqu'en allant dans certains coins, on retrouverait peut-être encore un peu de l'esprit Far-West.

Dans la mise en valeur des pays neufs, l'homme de l'aventure précède celui de la technique. Le type du mineur est devenu plus classique. L'homme sort d'une grande école. D'abord technicien, il évolue vers le financier. L'un s'impose par le double esprit de géométrie et de finesse. L'autre, par la vitalité, la combativité et la puissance du travail. Celui-ci par la force de ses silences et ses interventions brèves et décisives. Celui-là par la science et l'habileté dans l'extrême jeunesse. Tel autre, par la subtilité ou le goût des lettres. Un autre encore par ses dons de bull-dog.

Mais il est temps de conclure. C'est à un voyage un peu fatigant que je vous ai conviés aux quatre points cardinaux de ce beau pays. Je voudrais maintenant situer l'industrie minière au Maroc, en Afrique, dans le monde.

1° Au Maroc, cette industrie est de loin la première du pays.

— Chiffre d'affaires 1953 : 37,5 milliards de francs. Ce chiffre représente environ un tiers du revenu provenant de la culture des céréales.

— Part des produits minéraux dans l'ensemble des exportations marocaines :

— en poids.....	80 %
— en valeur.....	39 %

Les autres exportations essentielles sont : l'orge (9 milliards), les conserves de poissons (7 milliards), les agrumes (5 milliards).

2° En Afrique, le Maroc occupe la quatrième place, après l'Afrique du Sud (200 milliards de francs), la Rhodésie du Nord (80 milliards) et le Congo Belge (80 milliards). La cinquième place appartient à la Rhodésie du Sud.

3° Dans le monde, le Maroc occupe le deuxième rang pour le phosphate (1^{er}, Etats-Unis), le deuxième rang pour le cobalt (1^{er}, Congo Belge), le sixième rang pour le plomb ex-æquo avec le Pérou (les cinq premiers étant : Etats-Unis, Mexique, Australie, Canada, Yougoslavie), le cinquième rang pour le manganèse (les quatre premiers étant : Russie, Indes, Afrique du Sud, Gold Oast).

Toutefois, les chiffres suivants donnent le véritable ordre de grandeur :

- Chiffre d'affaires de l'industrie minière marocaine : moins de 40 milliards.
- Chiffre d'affaires de l'industrie minière canadienne : 400 milliards.
- Chiffre d'affaires de l'industrie minière des Etats-Unis : 4.000 milliards.

Le rapport approximatif est : 1 - 10 - 100.

A titre indicatif, je désire ajouter, pour satisfaire votre curiosité, que le chiffre d'affaires de l'industrie minière de l'U.R.S.S. doit être environ de 3.500 milliards. Celui de la France : 350 milliards.

Mais ne nous laissons pas écraser, ni même intimider par ces chiffres. Le Maroc, pays d'une superficie à peu près égale à celle de la France et qui dispose du budget de deux départements français moyens, ne compte pas un demi-siècle de mise en valeur, dont il faut défalquer deux guerres mondiales et la très grande crise économique de 1930-1936.

Que nous réserve l'avenir minier du Maroc ? Il semble que les plus beaux gisements, et surtout les mieux situés, aient été révélés. Mais il reste à prospector à fond le Maroc Oriental ainsi que l'Atlas Central

pour le plomb, l'Anti-Atlas pour le cuivre, le Rharb pour le pétrole.

Je me garderai de faire des pronostics. Dans la prospection minière, on peut se souvenir utilement du douzième commandement du Club Alpin Français : « En face de la Montagne, garde toute ton humilité ». Il en est de même en présence de cette autre force de la nature, le sous-sol, — ce qui n'est pas exclusif d'audace, d'optimisme, de vitalité, d'enthousiasme lucide, toutes vertus sans lesquelles le Maroc ne se serait pas fait, et sans lesquelles rien de grand ne peut se faire.

Edouard LAVERGNE.